Document généré le 12 août 2025 17:57

Recherches féministes

Margaret Fuller *La femme au 19e siècle* et Sylvie Chaput, *Margaret Fuller*

Diane Lamoureux

Volume 2, numéro 2, 1989

Convergences

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057572ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057572ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lamoureux, D. (1989). Compte rendu de [Margaret Fuller *La femme au 19e siècle* et Sylvie Chaput, *Margaret Fuller*]. *Recherches féministes*, *2*(2), 177–178. https://doi.org/10.7202/057572ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sylvie Chaput, *Margaret Fuller*, et Margaret Fuller, *La femme au XIX^e siècle*. Montréal, Éditions Saint-Martin, 1988, 244 pages et 189 pages.

Les éditions Saint-Martin ont entrepris de publier à la fois une biographie de Margaret Fuller et un de ses principaux essais *La femme au XIX^e siècle*. Nous devons ces publications à Sylvie Chaput qui a probablement été amenée à découvrir Fuller lors de ses recherches antérieures sur Thoreau. L'occasion nous est donc donnée de découvrir une penseure sociale fortement engagée dans la vie intellectuelle de son époque. En outre, nous pouvons apprécier un essai féministe écrit avant que le terme ne soit inventé, essai qui nous permet de lier l'évolution de la réflexion féministe à celle de la pensée sociale en général.

En choisissant de nous présenter Margaret Fuller dans le milieu qui fut le sien, Sylvie Chaput nous permet de comprendre comment le féminisme s'insère dans les idées sociales de l'époque. Évoluant au milieu des philosophes américains Emerson et Thoreau, fréquentant le romancier Hawthorne, échangeant avec Harriet Martineau, George Sand, Chopin, Lamennais, Mazzini et Mickiewicz, Margaret Fuller participe donc au développement du mouvement de réforme sociale aux États-Unis, à la lutte anti-esclavagiste, à la genèse d'une littérature nationale américaine, à l'émergence des communes socialistes, à la brève république romaine qui ne dura que de 1848 à 1850, au mouvement romantique et socialiste qui culmine dans les révolutions de 1848 d'un bout à l'autre de l'Europe, aux mouvements pour l'égalité sociale des femmes. Née en 1810, à Boston, morte en 1850 dans un naufrage près des côtes américaines, Margaret Fuller a été au cœur d'un bouillonnement intellectuel, social et politique dont nous commençons à peine à saisir l'ampleur.

Cependant, en optant pour une biographie narrative et explicative plutôt qu'une biographie interprétative, Sylvie Chaput nous laisse un peu sur notre faim. Si les drames et les dilemmes personnels de Margaret Fuller sont bien cernés et les contours du transcendantalisme bien dessinés, il aurait été utile d'essayer d'en dégager des significations qui ne se limitent pas à l'époque. En prétendant à un refus de choisir, qu'elle associe à la mentalité dominante du Québec des années 80, Sylvie Chaput a perdu une belle occasion de rompre, à sa manière, avec le « confort et l'indifférence », aboutissant en quelque sorte à la conforter.

Pour mieux comprendre les idées élaborées par Margaret Fuller dans son essai sur *La femme au XIX^e siècle*, il est utile de comprendre en quoi consiste le transcendantalisme qui s'épanouit en Nouvelle-Angleterre dans la première moitié du XIX^e siècle. Pour ce faire, je reprendrai la définition qu'en donne Chaput (pp. 73-78). Elle en fait une synthèse de l'idéalisme allemand, du néo-platonisme, des philosophies orientales et de l'associationnisme. De plus, elle le situe dans le cadre des débats religieux entre puritains et unitariens. À l'idéalisme allemand, le transcendantalisme emprunte essentiellement deux idées : d'une part, l'être humain est doté d'une raison qui lui permet de juger et de transcender l'expérience des sens; d'autre part, l'existence de cette raison permet d'envisager l'humanité dans sa perfectibilité. Du néo-platonisme et des philosophies orientales, le transcendantalisme retient l'idée que chaque individu est un microcosme du tout cosmologique et, qu'à ce titre, il permet de comprendre les lois de la nature. Enfin, le transcendantalisme partage avec le courant associationniste la croyance en la nécessité de réformes sociales qui seules permettront l'épanouissement de la perfectibilité humaine.

C'est en ayant en tête de tels présupposés que nous pouvons le mieux comprendre les idées élaborées dans *La femme au XIX^e siècle*. Texte fortement critiqué à l'époque, il n'eut qu'un faible tirage, écoulé en l'espace d'une semaine, et n'a pas été traduit. Cela nous instruit du sort fait aux écrits des femmes, surtout lorsqu'ils traitent de la condition imposée aux femmes.

Ce texte est un plaidoyer en faveur de l'autonomie des femmes, plaidoyer construit dans l'optique suivante : le dualisme humain exige que l'humanité s'épanouisse en tenant compte de ses deux composantes sexuées, l'auteure précisant son objectif de la façon suivante : « mon plus grand souhait est que cette vérité soit appréhendée clairement, rationnellement, et que l'on reconnaisse que les filles et les fils du temps, interprètes jumeaux d'une pensée divine, ont besoin des mêmes conditions pour vivre et pour être libres » (p. 22).

Elle illustre ce dualisme de l'humanité en montrant qu'à toutes les époques des femmes ont témoigné, par l'exemple que constitue leur vie, de l'égalité qui doit régner entre les sexes. Elle souligne ensuite que l'ère de la liberté et de l'égalité inaugurée par la Révolution française ne doit pas se limiter aux seuls hommes blancs mais englober les esclaves et les femmes. Cette liberté et cette égalité doivent se traduire par un accès des femmes à tout ce qui les intéresse, aussi doivent-elles être instruites et exercer toute profession qui leur plaît. Elle insiste par la suite sur la nécessaire indépendance des femmes tant sur le plan financier qu'affectif puisque « la femme, si elle avait son centre en elle-même, ne serait jamais absorbée dans aucune relation [. . .] c'est une vulgaire erreur de croire que l'amour, un amour, comble toute l'existence d'une femme » (p. 136). Elle en appelle enfin à une Messie féminine, « la femme qui réclamera pour toutes les femmes ce qui leur revient de naissance, qui leur enseignera quoi revendiquer et comment employer ce qu'elles obtiennent » (p. 136).

Trois éléments m'ont semblé particulièrement frappants dans le texte de Fuller. Le premier, qui nous la rend très contemporaine, c'est son insistance sur l'autonomie des femmes; cela lui évite le dilemme « égales ou différentes » qui a empoisonné l'existence du féminisme. C'est en acquérant une stature personnelle que les femmes pourront assurer leur égalité et faire de l'humanité un universel, synthèse de principes masculins et féminins. Le deuxième, c'est le rapport qu'elle établit entre la lutte anti-esclavagiste et le mouvement des femmes. Lien prémonitoire puisque son essai, écrit en 1844, précède de quatre ans la « *Déclaration des sentiments* », *texte fondateur du féminisme américain* issu du mouvement pour les droits civils des Noirs. Le troisième élément, c'est la façon dont elle se situe dans une tradition féministe et les références qu'elle multiplie à Mme de Staël, à George Sand et, surtout, à Mary Wollstenecraft.

Le texte de Margaret Fuller est très touffu et semble écrit sans plan directeur. Il ne comporte aucune subdivision et on ne peut reprocher à l'éditrice Sylvie Chaput de ne pas en avoir introduite, puisque son absence de systématicité le rend quasiment impossible. Cela entraîne plusieurs digressions qui nous font parfois oublier, sur de longues pages, le propos principal de l'auteure. Il n'en reste pas moins que cela constitue un élément essentiel à la compréhension des idées politiques et sociales du XIX^e siècle.

Diane Lamoureux
Département de science politique
Université Laval